

Les Litvaniens vus par Emmanuel Kant

Ona Aleknavičienė, Institut de la langue lituanienne, Vilnius



Emmanuel Kant.

La postface qu'Emmanuel Kant rédigea pour le dictionnaire de Christian Gottlieb Mielcke permet de réunir ces deux figures marquantes et d'explorer les liens qui existent entre Königsberg et la Lituanie prussienne, entre les Allemands et les Litvaniens, entre la philosophie et la philologie qui se sont beaucoup plus rapprochées au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles.

Le fondateur de la philosophie classique allemande, Emmanuel Kant (1724-1804), naquit et vécut toute sa vie à Königsberg. Il considérait qu'il avait des origines écossaises. Son grand-père semblait avoir émigré d'Écosse vers la Prusse à la fin du XVII^e siècle ou au tout début du XVIII^e siècle. À son arrivée en Prusse, il s'installa à Tilsit (Tilžė)¹.

Selon certaines sources, Emmanuel Kant serait même d'origine lituanienne. On dit que son arrière-grand-père fut Richard Kandt (mentionné en 1667), qu'il tenait une taverne à Verdainė, près de Šilutė et ne parlait même pas l'allemand. Son fils, le grand-père d'Emmanuel Kant, Hans Kandt exerçait le métier de sellier. Il obtint le titre de maître-artisan à Tilsit et s'installa en 1671 à Memel (Klaipėda). Le père de Kant, Johann Georg Kant, déménagea de Memel à Königsberg où il vécut également de son métier de sellier².

Quant à Christian Gottlieb Mielcke (1733-1807) – Kristijonas Gotlybas Milkus en lituanien –, il fut un propagateur de la langue lituanienne. Né à Georgenburg (Jurbakas), en Lituanie prussienne, il fut maître de chœur³ à Pillkallen (Pilkalnis) et enseigna le lituanien à Königsberg où il fut l'une des figures les plus brillantes et les plus éminentes de l'écriture lituanienne à son époque.

Certains chercheurs ont été intrigués par le fait qu'une des arrière-grand-mères de Kant se nommait Anna Mielcke⁴, ce qui leur permit de supposer un lien de parenté entre le professeur de l'université de Königsberg, Emmanuel Kant, et le kantor de Pillkallen, Christian Gottlieb Mielcke. C'est grâce à

¹ Kristina Rickevičiūtė, « I.Kanto požiūris į lietuvių kalbą ir kultūrą », in : *Problemos*, t. 1, 1968, p. 56-58 ; Nerija Putinaitė, « (Ne)lietuvis Kantas », in : *Naujasis židinys-Aidai*, Nr. 7-8, 2003, p. 389-396.

² Kristina Rickevičiūtė, *op. cit.* p. 56-58 ; Nerija Putinaitė, *op. cit.* p. 389-396.

³ Kantorius en lituanien.

⁴ Wilhelm Meyer, « Kants Urgroßmutter Anna Mielcke », in : *Altpreussische Geschlechterkunde*, Bd. 1, 1927, S. 122.

leurs liens d'amitié et peut-être donc aussi de parenté que le texte de Kant est apparu sous forme d'une postface d'un ami (« Nachschrift eines Freundes ») introduit dans le dictionnaire de Mielcke, *Littauisch-deutsches und Deutsch-littauisches Wörter-Buch*, édité en 1800 à Königsberg. Toutefois, des données fiables et vérifiables manquent sur l'origine lituanienne de Kant et sur les liens de parenté ou d'amitié avec Mielcke.

La postface de Kant « Nachschrift eines Freundes » est l'un des quatre textes faisant partie du dictionnaire, dont trois préfaces. La première a été rédigée par l'auteur lui-même, la deuxième par le professeur de l'Académie des arts de Berlin Daniel Jenisch (1762-1804) et la troisième par le haut fonctionnaire prussien en poste à Gumbinnen (Gumbinè) Christoph Friedrich Heilsberg (1726-1807). Tous les textes, rédigés en allemand, visent le même objectif pragmatique, à savoir celui de reconnaître le bien-fondé de l'utilité d'un dictionnaire lituanien-allemand et allemand-lituanien. Par ailleurs, ces préfaces et postface développent, chacune à sa manière, l'idée sous-jacente de la nécessité de défendre la nation et la langue lituaniennes.

La postface de Kant ne peut être dissociée des trois introductions, étant donné que, dès sa première phrase, il se réfère à elles (deux sont signées en 1799). Ces textes lui ont permis de comprendre combien est importante la sauvegarde de l'identité du Lituanien de Prusse et que le meilleur moyen pour cela est la conservation de sa langue et de sa pureté. En effet, Heilsberg affirma dans sa préface qu'il était déconseillé d'introduire la langue allemande en Prusse en tant que langue commune pour l'ensemble du pays. Ses arguments étaient les suivants : si les Lituaniens perdent leur langue, ils perdront aussi leur caractère et leur identité nationale. Bien que Heilsberg fût un haut fonctionnaire et conseiller de guerre et des domaines, il ne voyait pas l'utilité de cette mesure et considérait qu'il revenait aux fonctionnaires d'État d'apprendre la langue de la province, et non pas l'inverse.

Kant a étayé la vision du caractère des Lituaniens évoqué dans les préfaces de Heilsberg et de Jenisch. Il ajouta que le Lituanien n'est pas obséquieux, ni arrogant, mais serviable, courageux, fier et fiable. La nation ayant un tel caractère peut apporter beaucoup de bienfaits à l'État. En ce qui le concerne, Kant avait plutôt une approche savante, c'est pourquoi ni les particularités du caractère, ni l'utilité envers l'État ne lui semblaient les choses les plus marquantes. L'important pour lui résidait dans la valeur de la langue du point de vue de l'étude scientifique, surtout pour les sciences historiques consacrées à la période des anciennes migrations de peuples (aux IV^e-VI^e siècles). Pour Kant, la langue d'une nation très ancienne et isolée sur un petit territoire pouvait servir de source de données.

Dans sa postface, Kant mentionne également le professeur Johannes Erich Thunmann (1746-1778) de l'université de Halle qui étudia les migrations de peuples. Ses œuvres telles que *Untersuchungen über die Geschichte der östlichen*

europäischen Völker (1774) et *Untersuchungen über die alte Geschichte einiger Nordischen Völker* (1772) s'appuient sur les données issues de l'étude des langues dont le lituanien. Il mentionne également une autre figure de l'époque qui appréciait énormément les travaux de Thunmann, à savoir Anton Friedrich Büsching (1724-1793). Il s'agit de l'éditeur des œuvres de Thunmann, géographe allemand, ayant publié une carte de la Pologne et de la Lituanie (1770) et une œuvre sur l'histoire des luthériens et des réformés au royaume de Pologne et au grand-duché de Lituanie : *Neueste Geschichte der Evangelischen beyder Confessionen im Königreich Polen und Großherzogthum Litauen, von 1768 bis 1783* (1784-1787).

La mention du nom des célèbres chercheurs dans sa postface démontre que Kant connaissait les études des historiens européens et que les données de la langue se transforment en instruments d'étude de l'histoire des nations et des États. Sa vision sur l'importance des données de la langue est liée aux postulats de Jenisch selon lesquels la langue pour un historien devient souvent « *un fil miraculeux menant par un chemin fiable à travers les ténèbres de l'Antiquité et des origines des nations, à travers le labyrinthe des migrations et de la mixité* ». En plus, la langue lituanienne se révèle essentielle pour les chercheurs travaillant dans le domaine des liens de parenté entre les langues.

Pour Kant, il paraît donc très important de sauvegarder la particularité de la langue lituanienne. Et même si la langue de chaque nation n'est pas aussi importante pour la science que le lituanien, Kant pense que chacune doit être enseignée dans les écoles et dans les églises pour le bien de l'instruction de la nation et que les sphères d'usage de la langue devraient être élargies. La langue dans ce cas « *est plus adaptée à la particularité du peuple dont l'entendement devient par conséquent plus clair* ». Kant voit donc deux aspects : d'une part existentiel, car la langue pourra aider à la sauvegarde des particularités de la nation ; d'autre part scientifique et exploratoire, la langue aidant à mieux connaître la nation. Jenisch avança l'idée que les langues de petites nations se trouvant menacées de disparaître pour cause de domination de la langue d'État devraient devenir l'objet d'un intérêt particulier pour les sociétés savantes et qu'il serait indispensable de sauvegarder les textes anciens et d'éditer des dictionnaires exhaustifs de ces langues. Il faut dire qu'en Prusse, au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, la langue lituanienne était considérée comme une langue en voie de disparition. Le thème apocalyptique de la mort de la langue servit de toile de fond en Lituanie prussienne durant tout le XIX^e siècle jusqu'à la première moitié du XX^e siècle, lorsque le pays de Königsberg fut annexé par la Russie (enclave de Kaliningrad) et que la langue lituanienne s'y tut définitivement...

Les propos de Kant au sujet de l'importance de la langue pour la science du point de vue linguistique amènent à distinguer trois critères de valeur qu'il applique à la langue lituanienne : 1) l'ancienneté ; 2) l'isolement ; 3) la pureté.

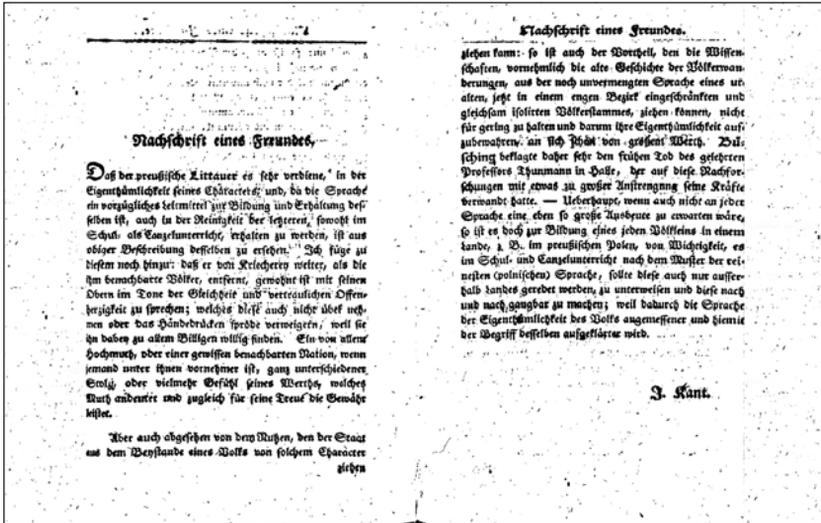
Le dernier critère est mentionné dans sa postface trois fois et est donc particulièrement important pour Kant. La pureté est d'ordinaire étroitement liée à l'isolement. La langue ayant peu de contacts avec d'autres langues se transforme plus lentement, emprunte moins de particularités étrangères et conserve ainsi la stabilité de sa structure. Ces trois critères ont été particulièrement propres à la langue lituanienne aux XVIII^e et XIX^e siècles. Son aspect archaïque au milieu du XIX^e siècle attira l'attention des célèbres indo-européistes allemands Franz Bopp (1791-1867), August Friedrich Pott (1802-1887), August Schleicher (1821-1868) et d'autres. Le lituanien fut classé comme faisant partie de la grande famille des langues indo-européennes couvrant depuis longtemps et largement l'Eurasie depuis l'Inde à l'est jusqu'à l'Irlande et l'Islande à l'ouest. Tant aujourd'hui que par le passé, les scientifiques apprécient la langue lituanienne pour sa conservation des particularités de la protolangue indo-européenne.

La postface de Kant et les préfaces des autres auteurs doivent être vues comme de vraies petites œuvres s'appuyant sur la philosophie du romantisme formée à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle. Dans ces textes, la langue est traitée comme le reflet du particularisme spirituel de la nation et le garant de sa sauvegarde. Tandis que Kant formula cette idée de manière très condensée, son texte étant le plus court, Jenisch la développe beaucoup plus amplement : pour lui, la langue est « *le reflet précis de la mentalité et de la sensibilité de la nation qui la parle* », « *le portrait le plus artistique et le plus haut en couleur de l'âme humaine et de toutes les émotions intérieures vécues* ». La langue pour lui, à l'instar de Kant, est un moyen d'étudier l'origine des anciennes nations et les liens de parenté entre les langues. Jenisch souligne tout particulièrement l'amour des Litvaniens pour leur langue, ce qu'il trouve très respectable car, grâce à cet amour, les traditions de la petite nation ne sont pas corrompues et, pour Jenisch, la langue est par conséquent un garant de la moralité.

Avec deux autres érudits de Prusse, Kant accompagna donc il y a 220 ans le dictionnaire et la grammaire de Mielcke dans sa rencontre avec un large public en donnant plus de poids à ses travaux linguistiques. Kant possédait évidemment dans sa bibliothèque privée les deux ouvrages de Mielcke⁵. On pense que sa postface « *Nachschrift eines Freundes* » est le dernier texte de Kant paru de son vivant. Si cela est le cas, ce sont ses derniers mots publics en hommage à la nation lituanienne et à sa langue. Il peut être vu comme un testament moral et comme un impératif politique : la langue doit être traitée à un tel niveau d'exigence que le respect de celui-ci lui donnera une légitimité publique.

Traduit du lituanien par Liudmila Edel-Matuolis

⁵ Domas Kaunas, *Mažosios Lituvos knyga. Lietuviškos knygos raida 1547-1940*, Vilnius, Baltos lankos, 1996, p. 458.



Texte original de la postface du Dictionnaire lituanien-allemand et allemand-lituanien, élaboré à partir des travaux autrefois publiés par le pasteur Ruhig, de Walterkehmen, mais augmenté de moitié et complété par un très grand nombre de mots, d'expressions et de dictons par Christian Gottlieb Mielcke, maître de chœur à Pillkallen. Accompagné d'une préface de l'éditeur, du prédicateur Jenisch de Berlin et du conseiller de guerre et des domaines Heilsberg, ainsi que d'une postface du professeur Kant. Königsberg, 1800.

Postface d'un ami

Que le lituanien de Prusse mérite bien d'une part d'être conservé parce qu'il a un caractère particulier et que la langue écrite est un moyen privilégié de former et d'entretenir ledit caractère, et d'autre part de trouver sa place dans l'enseignement scolaire et administratif à cause de sa pureté, est démontré dans la description qui précède. J'ajouterai encore que le Lituanien est plus éloigné de la flagornerie que les peuples voisins, qu'il est habitué à parler sur un ton d'égalité et de franchise avec ses supérieurs qui n'y voient pas ombre et ne reculent pas à lui serrer la main parce qu'ils trouvent en lui un antique consentement. Quand l'un d'eux se distingue, c'est une fierté toute différente de l'arrogance ou de celle d'une des nations voisines, ou plutôt le sentiment de sa valeur qui est l'indice de la vaillance et assure en même temps sa fidélité.

Outre le bénéfice que l'État peut tirer du soutien d'un peuple qui a ce caractère, il ne faut pas sous-estimer l'avantage que peuvent tirer les sciences, notamment l'histoire des anciennes migrations des peuples, de la langue sans mélange d'un peuple isolé, très ancien et aujourd'hui limité à une petite région, en conservant sa particularité qui représente une grande valeur, importante en soi.

Busching déplorait pour cette raison la mort prématurée du professeur Thunmann, de Halle, qui a fait ses recherches en prodiguant ses efforts sans ménager assez ses forces. De toute manière, même si on ne devait pas escompter un résultat aussi considérable pour chaque langue, il est important pour former chacune des petites nations dans un pays, comme par exemple la Pologne prussienne, de la lui enseigner dans les programmes scolaires et administratifs selon le modèle de la langue (polonaise) la plus pure, même si on ne devait la parler qu'en-dehors du pays, et de la rendre de plus en plus accessible puisqu'il en résulte que la langue est plus adaptée à la particularité du peuple dont l'entendement devient par conséquent plus clair.

E. Kant

Traduit de l'allemand par Jean-Michel Wendling

Note du traducteur : dans ce texte parfois complexe, il convient de remarquer que Kant glisse sans le faire remarquer de la langue (le lituanien) au peuple (les Lituaniens).

